

Revue Inspir'ations



Numéro 4

16 mai 2024

Éditorial

Voici deux contes que j'ai lus il y a déjà quelque temps et que j'ai beaucoup aimés. On sent dans le style de Marie-Josèphe Carrieu-Costa qu'elle écrit depuis longtemps et son côté littéraire ne peut échapper à personne.

Deux très belles histoires que je vous propose de découvrir dans ce numéro 4 et qui, je l'espère, vous raviront à votre tour.

Je remercie Marie-Josèphe pour sa dédicace à mon cheval Frison Elios pour lequel elle s'est prise d'amitié.

N'hésitez pas à laisser vos commentaires sur la page consacrée à ce numéro. Des retours sont toujours appréciés lorsque l'on écrit car il est évident que les auteurs n'écrivent pas que pour eux mais aussi pour les lecteurs.

Danièle Berry, 16 mai 2024

Le cheval bavard

(À Elios)

Marie-Josèphe Carrieu-Costa

(Sur la transmission)

Eol parlait enfant. Comme tous les chevaux il communiquait : sa joie, sa peur, sa faim et sa soif, son amour par des gestes éloquents. Pendant des années il s'était exprimé dans un langage bricolé : il mêlait hennissements bruyants, mouvements de la tête, des oreilles, élévations des jambes en avant, appels au ciel sa tête renversée et toutes ses dents dehors, comme pour mieux mordre sa vie ou prier le dieu de l'herbe grasse et des printemps renouvelés de poursuivre son œuvre.

Jeune, il avait grandi près du vieux qui grommelait plus qu'il ne parlait, et, tel le vieux, Eol émettait des sons étonnants, incohérents et gutturaux... Mais orphelin, abandonné, venu de nulle part, il n'avait connu que le vieux qu'il aidait au mieux, et ils se comprenaient comme issus d'une même famille, parlant le même langage.

Quand le vieux était mort, Akim son ami, avait fait traverser la route à Eol pour lui proposer son propre champ et l'eau de son ruisseau.

Eol avait aimé le vieux, beaucoup. Il aima Akim, sa femme, les enfants de sa nouvelle maison, beaucoup.

Les enfants s'étaient d'abord étonnés de sa drôle de façon de parler et, pour s'en moquer ils l'imitaient. Progressivement, ils accordèrent leurs souffles au sien. Eol s'amusa de ce chœur et essaya à son tour de leur faciliter la tâche en les accompagnant au mieux. Cette étrange chorale amusait le voisinage qui venait les écouter, taper dans les mains en cadence et mesurer leurs performances vocales. Le vent, complice, les accompagnait et l'ensemble était saisissant. Le jeu devint un vrai numéro de spectacle, Akim encourageait, récompensait, dirigeait avec affection et essayait d'accorder souffles et respirations, frappes des sabots et des mains des enfants.

Dans ces villages dispersés, les bruits du monde, les bavardages n'arrivaient pas ou très peu. En outre les polémiques et rumeurs paraissaient incompréhensibles de légèreté face aux besoins quotidiens de ces quelques familles.

La mère d'Akim racontait aux plus jeunes les histoires que sa mère lui avait contées, et sa femme les racontait à son tour aux enfants. Elles étaient remplies de créatures terrorisantes et grotesques, comme l'étaient celles des écrans dans les villes. Les enfants en avaient peur, tout en n'y croyant pas vraiment et faisaient semblant de rire ou d'être effrayés : ils poussaient des cris qu'Eol s'empressait de faire résonner dans les prés alentour. Dans un autre monde peut être, ils les rencontreraient, et ils sortiraient vainqueurs des combats qui les opposaient à ces forces obscures.

Eol écoutait aussi, oreilles tendues et affinait son langage : ses hennissements, ses positions s'adoucissaient ou au contraire, il affichait une image de conquérant au torse bombé, brandissant un invisible drapeau. Il faut dire qu'il prenait de l'âge et envisageait sûrement un avenir plus serein. Son seul souci était de voir grandir les enfants : bientôt ils iraient à l'école. La plupart de ceux qui partaient restaient alors dans ces villes où les chevaux, quand il y en avait, tournaient dans des manèges ou autour de puits, en rond, des jours entiers. Ainsi allaient les jours dans la clairière où les bêtes se sentaient à l'abri.

Aussi, quand on parla de soldats qui arrivaient, brulaient les maisons des villages et en chassaient les villageois, la famille d'abord sidérée, stupéfaite, incrédule presque de se découvrir vulnérable, rassembla quelques affaires et décida de partir au plus tôt, quitte à revenir bien vite. Akim se voulut rassurant mais les enfants le connaissaient

trop bien pour ne pas sentir la gravité du moment derrière son anxiété cachée au mieux : il sortit la vieille charrette, qui n'avait plus servi depuis longtemps, les essieux fatigués crièrent déclenchant un hennissement interrogatif d'Eol,

Akim dit : Venez m'aider nous allons atteler Windy et laisser les autres chevaux dans le pré en espérant qu'ils nous attendront. ».

Windy était vieille et fatiguée, mais Akim pensait qu'au retour - proche - il retrouverait ainsi ses meilleurs « collaborateurs ».

Mais tous se récrièrent : « Pas sans Eol, on ne part pas », et surprise : les autres chevaux se mirent à hennir avec la famille hurlante, Eol, et Windy y compris. Les enfants les imitèrent dans un grand moment de joie partagée qui permit à tous de démarrer moins tristement, avec de grands signes et de grands cris, telles des vocalises chargées d'espérance, masquant la douleur de cette séparation et ses interrogations sur l'avenir.

Akim céda en attelant Eol qu'il chargea de quelques affaires rapidement rassemblées.

C'est alors que commença l'errance. De talus en fossés, de village en village, la petite troupe marchait inlassablement pour survivre : Eol cherchait l'herbe rare et guidait ainsi le mouvement. Ce fut le hennissement d'Eol qui fut un premier signal d'espérance. Les enfants le reprirent et ils s'essayèrent tous à chanter pour s'encourager mutuellement. Et ils chantaient, chantaient...et leurs voix mêlées s'élevaient, ressemblant à une magnifique prière. Akim improvisait, puis peu à peu composait pour rendre compatibles les chants entre eux.

Puis le temps s'écoula : heures, jours, semaines, mois, ans. Dès que s'offrait une placette, la petite chorale se produisait ramassant quelques piécettes ou un peu de pain. Malgré le froid et la faim ils marchaient ensemble et affinaient leur « spectacle », à présent nommé « voix d'écoles ». Quelques enfants perdus les rejoignaient, et Eol les portait sur son dos le temps qu'ils retrouvent quelques forces. Certains restaient, grossissant la troupe et qu'il fallait nourrir.

La paix les trouva épuisés, amaigris, dans un univers de silence et de deuils que traversait lentement Eol, tel un héros fatigué. Il aida Akim à remonter le campement dans la clairière, charriant des troncs et des branches, tassant la terre de ses sabots. Le soir ils enchaînaient sur les spectacles qui égayaient les habitants proches sortis de l'épreuve des combats, incompréhensibles pour la plupart.

C'est à ce moment qu'Eol se mit à parler. Il regarda Akim, exténué, replié sur lui-même, couché sur le sol, et, de sa voix de gorge, penché sur son compagnon en le caressant de son museau humide et chaud, il dit : « il est temps Akim ». Ce dernier se demanda d'où venait cette voix. Elle couvrait celles des enfants qui répétaient plus loin une touchante mélodie, tendre et déchirante.

« Il est temps Akim », reedit la voix d'Eol. Akim était pétrifié par ce cheval à présent bavard. Cette voix, il la reconnaissait. L'œil du cheval s'alluma, il fit oui de la tête : « Oui, c'est moi, le vieux ! », lui dit Eol.

Oui, elle venait bien de son compagnon cheval, qui poursuivit : « Tu vas emmener

les enfants à l'école demain. Aujourd'hui ils savent lire, chanter et surtout chanter ensemble, respirer ensemble, produire et penser ensemble, créer ensemble. Ils savent que chacun a son rôle, sa partition à jouer. La vie de chacun est comme un trésor : des vies qui s'enchaînent, s'organisent, comme dans une chorale où tous et chacun sont indispensables. Tu leur as donné le monde en les sauvant, ensemble : être chacun une œuvre à soi seul, créée par soi. Ils savent que chaque voix est différente, précieuse et indispensable ; qu'elle doit être travaillée, affinée pour donner son maximum, et un maximum aux autres.

Akim entendait la voix sans comprendre qui parlait, même si des intonations lui étaient familières. Peu à peu le flanc tiède du cheval lui communiqua confiance et assurance. Akim le caressait, s'accrochait à son cou et ne s'étonna pas de sentir le cheval se transformer doucement, les antérieurs se durcissant, se mettant à battre lentement, tout le corps décollant du sol. Le cheval retourna sa tête, et Akim fut à peine surpris d'y voir se dessiner le visage du vieux, souriant, bienveillant. Il sut qu'ils avaient joué leur rôle, écrit leur histoire, même s'ils n'avaient pas tout compris : qu'importe. Voilà qu'ils entendaient à présent une chorale étrange qui les accompagnait.

Akim entendait aussi la respiration scandée du cheval qui rythmait leur envol.

Quand je suis revenu, longtemps après, la clairière était toujours là. Dans un angle, un petit bâtiment avec une enseigne où un cheval ailé était dessiné, portait l'indication : « Au cheval bavard » ainsi que « Ecole de chant et chorale, représentations le dimanche de 18h à 21h ». Si vous passez par ce lointain village, ayez une pensée pour Eol dont personne, sauf vous, ne sait la véritable histoire.

SAPIENS

Marie-Josèphe Carrieu-Costa

Madame Sapiens était institutrice. Madame Sapiens avait une chatte, Sofia.

Sofia eut 4 petits, tous plus beaux les uns que les autres. Mme. Sapiens en donna 3, mais garda Divus.

Divus avait des yeux d'émeraude, mais un peu différents de ceux des chats : ils étaient ronds, quasi humains, alors que la plupart des chats ont des yeux allongés, dits « en amande ».

Madame Sapiens pensait que, étant différent, il serait peut-être le souffre-douleur des autres chats, et elle le garda près d'elle pour le protéger.

Madame Sapiens installa Sofia et Divus près de son bureau, dans une caisse découpée à leur mesure et décorée par les élèves. Ils paraissaient très heureux, et s'étiraient de temps en temps à la grande joie des élèves qui faisaient pareil au même moment, amusant ainsi la classe. Madame Sapiens souriait à ces imitations imprévues, bien que parfois un peu perturbantes.

Un jour, Madame Sapiens expliqua, au cours d'une leçon de français et prenant Divus en train de s'étirer comme exemple, comment les verbes variaient.

- On dit : maintenant Divus s'étire, hier Divus s'étirait, demain Divus s'étirera.

Au moment où elle finissait sa phrase, elle remarqua que les yeux si ronds de Divus s'arrondissaient encore, et eut l'impression de voir ses oreilles remuer de plaisir.

Intriguée elle prit de plus en plus Divus en exemple pour appuyer ses explications.

Le petit chat, les yeux de plus en plus attentifs, prenait des positions de plus en plus étonnantes : assis sur son siège arrière, la patte sous le menton, il semblait écouter avec curiosité.

Les manifestations d'intérêt de Divus pour l'enseignement de Mme. Sapiens mettaient celle-ci mal à l'aise. Le petit chat perdant abondamment ses poils, elle en profita pour l'emmener chez le vétérinaire. Celui-ci ne diagnostiqua rien de vraiment anormal.

- Peut-être le chat est-il un peu jaloux de l'affection que vous portez à vos élèves, suggéra-t'il, et fait-il un peu de dépression ?

Mme. Sapiens rentra consternée. Comment faire ? Enlever les chats de la classe pour les laisser chez elle ? ils allaient se sentir abandonnés ! Elle passa une très mauvaise nuit, agitant le problème dans tous les sens. Le lendemain matin elle reprit ses habitudes, ses chats, et retourna vers ses élèves en attendant de trouver une idée satisfaisante.

La matinée commençait par le français. Accrochant son manteau, l'institutrice interrogea Fanette : « Fanette, le verbe s'étirer au futur, et vite... ».

Fanette surprise par l'énervement inhabituel de Mme. Sapiens alors qu'elle n'avait encore rien dit, s'embrouilla dans sa réponse, et voyant le petit chat s'étirer dans sa caisse : « Divus s'étire » dit-elle. Toute la classe se mit à rire, comme d'habitude dans un tel cas.

Furieuse, Madame Sapiens se retourna vivement, ouvrit la bouche, mais n'eut pas le temps de dire quelque chose : devant la classe stupéfaite, Divus venait de clamer : « je m'étirerai », et en même temps, ses derniers poils tombaient, il grandissait, et son apparence se transforma : il était à présent un petit garçon de sept ans, ressemblant aux autres élèves, sauf ses yeux, étincelants, couleur d'émeraude qui étonnaient dans son visage !

L'institutrice et les élèves mirent du temps pour se remettre d'un tel événement. Après un grand moment de silence, l'institutrice dépassée dit : « Qu'allons-nous faire ? » aux enfants muets d'étonnement.

Pendant ce temps, Fanette était tombée assise, et Divus s'installait au dernier rang, à une place vide.

Hugo le dissipé, prit la parole avec calme et énergie : « Il ne faut rien dire à personne, dit-il, même pas à nos parents, car ils ne nous croiraient pas, il faut que cela reste un secret entre nous ». Les élèves affirmèrent tous par des bruits et mouvements divers leur accord pour cette idée.

L'institutrice, perdue comme le sont les grandes personnes dès que survient quelque chose de très nouveau ou de magique restait immobile et muette, ayant beaucoup de mal à comprendre ce qui s'était passé, et surtout à y croire.

Hugo entraînant l'adhésion de la classe et de l'institutrice muette, ils convinrent tous de se taire, et Mme. Sapiens accepta de se charger de « Divus Sapiens », son « neveu » nouveau venu dans l'école. Il s'intégra joyeusement à la classe, rafla toutes les places de premier, et devint un brillant élève.

Les enfants eurent tôt fait d'oublier comment Divus était venu parmi eux : les enfants n'ont pas de mal à accepter le merveilleux comme une chose normale, et tout rentra dans l'ordre. La chatte Sofia, n'eut d'abord de cesse qu'on déplaçât sa caisse aux pieds de Divus pendant quelques semaines. Puis ayant fait d'autres petits chats, elle s'habitua, avec même une certaine fierté, à laisser son « grand fils » s'échapper vers un avenir différent....

Divus Sapiens, pour tous orphelin élevé par sa tante, devint ainsi un beau jeune homme élancé, à l'intelligence vive, à la curiosité insatiable. Ses camarades l'aimaient mais le craignaient un peu car ses yeux luisaient dans la nuit comme des étincelles, ce qui lui valut la nom de « l'homme aux yeux d'or ».

Sa réputation de beau jeune homme, à l'allure un peu mystérieuse et distante grandissait, et d'amis en amis, la télévision puis le cinéma s'intéressèrent à lui.

Madame Sapiens ronronnait autant que sa mère Sofia, la chatte, devant les écrans où il apparaissait, prince charmant de la petite lucarne.

Mais bientôt, il lui arriva ce qui arrive toujours aux princes charmants, une belle jeune fille croisa son chemin.

Divus passa la nuit sous son balcon à « miauler » des mélodies, le matin à jouer des aubades, la journée à la guetter, au chaud sous un rayon de soleil, ou blotti dans le voisinage immédiat d'un radiateur. Elle faisait semblant de pas le voir. Elle était tout occupée à plaire à une sorte de cow-boy aux joues roses aussi large que mou (d'après son rival), dont Divus avait le sentiment qu'il devait être le fils d'un camion et d'une crème glacée.

Divus dépérissait, maigrissait, et ne s'occupait que de lui-même et de son dépit de n'être pas choisi. Le temps passait et son intérêt pour les choses et les gens qui l'entouraient faiblissait de plus en plus. Il occupait ses week-ends à regarder la télévision, accroupi aux pieds de sa tante et de sa mère la chatte, qui le caressaient, consolaient son chagrin et finalement flattaient son indifférence égoïste.

Un lundi, il avait particulièrement rêvé à sa princesse tout le dimanche, il la vit à une terrasse de café, attendant son cow-boy. Il s'assit à la table à côté, commanda un verre de lait, et lui adressa son regard de braise qu'on lui avait toujours dit être irrésistible.

Agacée de le sentir sans cesse près d'elle, elle lui jeta, en se levant pour partir et en lui tournant le dos : « Vous avez tout le ridicule d'un chat énamouré ».

Furieux, il se leva, lança la main en avant pour la rattraper.

- Aïe, un sale chat, m'a griffé le bras » dit-elle en se retournant et en voyant un chat pendu à ses bas, et elle ajouta indifférente « tiens, l'autre matou est parti.

Divus stupéfait, avait néanmoins compris qu'elle le désignait en disant « L'autre matou » !

Le monde qui l'entourait lui semblait de nouveau géant et étranger. Son corps rabougri s'était couvert de poils, et il n'arrivait plus à émettre que des miaulements désespérés. Il comprit vite son retour à l'état de chat de classe. Ses yeux se remplirent de larmes, éteignant les étincelles qui y brillaient si peu de temps auparavant.

Il n'était pas bête Divus, et il comprit vite la leçon : participer, apprendre, c'était bien grandir. Se refermer sur soi, oublier les autres, ne plus faire d'efforts pour apprendre, c'était choisir une vie de chat... La queue basse, il retourna près de Sofia, vieillir en racontant son histoire à tous les petits chats de la terre...

- Madame Sapiens, Madame Sapiens, ça va mieux ?

Madame Sapiens se sentit secouée brutalement. Elle vit d'abord le visage d'un jeune collègue, releva la tête, vit tous les autres instituteurs de l'Ecole penchés sur elle, la cour de récréation tourna encore un peu puis se stabilisa, les visages se firent plus nets.

- Qu'y a-t-il ? dit-elle.

- Vous êtes toute congestionnée, vous vous êtes endormie au soleil, sur le banc, c'est de la folie, nous avons appelé un docteur, il s'est occupé de vous et vous semblez

reprendre connaissance, il est là, il dit que ce ne sera rien, mais il vaudrait mieux rentrer chez vous vous reposer.

Hugo, qu'elle n'avait pas aperçu tout de suite vu sa petite taille cligna de l'oeil avec une complicité teintée d'impertinence :

- Nous nous occuperons des chats, dit-il, ne vous en faites pas....

Madame Sapiens, réagit à une telle proposition elle se releva, se raidit, et en retrouvant toute sa dignité déclara à la stupéfaction générale :

- Impossible, j'ai une histoire édifiante à raconter à mes élèves ».

Puis, elle rejoignit sa classe d'un pas assuré, et rencontrant Divus sur son passage qui somnolait sur le perron ensoleillé, lui donna discrètement un léger et cruel coup de pied comme pour le chasser vers l'ombre : « Garnement » lui dit-elle, tout en se demandant si vraiment elle n'était pas un peu injuste avec lui..., mais où était le vrai dans tout ça ?

Annexe

Numéros déjà parus :

Numéro 1 (1^{er} février 2024) : « Petitjean et les escargots », Claude Berry

Numéro 2 (1^{er} mars 2024) : « Un autre regard sur le monde », Danièle Berry

Numéro 3 (19 mars 2024) : « Les chèvres du voisin », Jean Poitou